

La vie dans les formes

Frédérique Bernier

Numéro 316, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, F. (2017). Compte rendu de [La vie dans les formes]. *Liberté*, (316), 56-57.

La vie dans les formes

Marielle Macé fait de la défense du style un combat politique.

FRÉDÉRIQUE BERNIER

Dans une prose subtile, Marielle Macé épouse avec souplesse les contours de son objet et dessine une sorte de cartographie de la notion de style, celle-ci se déclinant, au carrefour de l'anthropologie, de la sociologie, de l'art et de la philosophie, tantôt comme façon d'être, manière de vivre; tantôt comme marqueur de distinction sociale; tantôt comme une exigence ascétique par laquelle une vie cherche à devenir œuvre; tantôt comme un processus d'individuation où s'entrevoit une conception nouvelle de la subjectivité. Brassant de multiples références, de Simondon à Bourdieu, de Baudelaire à Foucault, de Nietzsche à Barthes et Agamben, Macé réussit à nous convaincre de la centralité des idées de style et de « formes de vie » dans la pensée contemporaine et de l'acuité des questions et des débats entourant la vie dans ses formes. Car, en effet, « dans ses formes, la vie se débat », comme le formule l'auteure, soulignant à quel point il y va ici, sous l'idée de style, d'un combat pour la vitalité et la singularité des existences.

Parler de style engagerait toujours, selon Macé, une certaine conception de ce qui « vaut la peine », de ce à quoi *l'on tient* pour vivre. Par-delà son acception plus strictement esthétique et sa connotation vaguement luxueuse, le mot « style » cherche ainsi à nommer le lieu d'un partage des modalités d'être et la nécessité des disputes, des luttes pour la survie de certaines valeurs engagées dans des manières concrètes de vivre. Délibérément très inclusive dans son emploi des notions (les expressions de « style » et de « forme de vie », mais aussi de rythme, de manière, de « comment », étant employées de façon à peu près indifférenciées), Macé laisse une certaine idée du vivre-ensemble et de la démocratie courir en filigrane de cette réflexion sans jamais cependant aborder de front les questionnements politiques qui se trouvent soulevés au passage. On en sera d'autant plus étonnés qu'une réflexion politique semble annoncée par ce sous-titre aux accents *agambeniens* (« critique de nos formes de vie »), ambition que vient appuyer encore davantage le bandeau rouge qui sangle l'ouvrage, sur lequel on peut lire : « Nuit debout, Occupy Wall Street, Indignés : à quoi tenir ». Or, c'est à peine si ces événements sont considérés dans ce livre. Pour ne pas lui tenir rigueur de cette promesse non

tenue, il faudra plutôt considérer son travail comme un vaste tour d'horizon, comme une sorte de prolégomènes à la « critique » annoncée dans le paratexte...

Partant de Pasolini, pour lequel le style a la violence d'une passion (« J'ai une idée de style – un stilet – plantée dans le cœur », écrit-il), Macé propose d'envisager une « stylistique de l'existence » qui plante d'emblée le style au cœur des affaires humaines. Le compagnonnage du poète et cinéaste italien, dont le travail esthétique est indissociable d'une pensée critique et politique, permet dès l'abord d'associer le souci des formes à une attention aux forces qui tantôt orientent, tantôt écrasent la vie. À

l'heure où le management généralisé prétend dicter notre style de vie, imprimer sa marque et son rythme sur nos existences et sur nos identités, l'idée du style est saisie par Macé comme un lieu de résistance qu'il s'agit précisément de ne pas abandonner à ces ennemis. Ainsi, « la conscience de ce que toute vie est consubstantielle à son "comment" » permet-elle d'apercevoir que « toute singularité compte, car elle peut être l'amorce d'un possible de la vie ».

Porté par ce souci des formes sensibles et de ce qu'elles ont de signifiant dans nos existences et pour la pensée elle-même, le travail de Macé affiche un parti pris pour la littérature en tant que lieu privilégié de cette attention au « formel de la vie », toujours menacé d'indifférence ou de confiscation. L'un des intérêts de ce livre consiste certainement dans sa défense de la littérature non pas comme une sorte de catalogue d'exposition du divers de la vie toujours à portée de main du philosophe ou du sociologue, mais comme un mode de la pensée qui a ceci de précieux qu'il prend en charge dans sa pratique même de la langue l'idée que la forme compte, que la forme est toujours là, engagée dans toute vision du monde. Dans le prolongement cohérent du parcours de l'auteure, qui a signé un ouvrage sur l'essai (*Le temps de l'essai*) et un autre sur les modalités de la lecture (*Façons de lire, manières d'être*), la démarche de *Styles* illustre bien ce qu'elle défend : « Littéraire : celui qui veut voir les formes, à même la vie; et plus encore peut-être : celui qui est susceptible d'être emporté, atteint, altéré et même blessé par des formes. » Belle définition que celle-là, qui a comme mérite de qualifier de l'épithète de « littéraire », par-delà

MARIELLE MACÉ
Styles. Critique de nos formes de vie
Gallimard, 2016, 356 p.

les pratiques et les statuts, une certaine manière d'être sujet, d'être affecté, dans le monde et dans le langage.

Mais par-delà l'inclination littéraire et l'engagement subjectif présents à même les inflexions et le phrasé délicat de l'auteure, cet essai est aussi, et peut-être d'abord, un ouvrage savant qui s'attelle à la tâche patiente de relever les diverses occurrences de la notion de style dans la pensée contemporaine et d'en dégager trois grandes logiques. Celles-ci sont présentées dans les trois parties de son ouvrage : « Modalités », « Distinction », « Individuations ». Sous l'enseigne du style comme « modalité », ce qui intéresse Macé, qui se nourrit ici du regard ethnographique, c'est la capacité à s'arrêter à la variété des gestes qui façonnent la vie et la culture, à y percevoir, avec Francis Ponge et Henri Michaux, des capacités, des ruses, des « entêtements » ou des réservoirs de résistance (« tactiques » de la vie quotidienne, selon Michel de Certeau ; « attention oblique » des classes populaires, selon Richard Hoggart). C'est pourquoi la vision de Pierre Bourdieu qui rabat les « styles de vie » sur une logique de « distinction » strictement classante, sur un ensemble de codes aliénés, aliénants et féroce-ment inégalitaires par lesquels on confirme sa position sur la scène du théâtre social, paraît foncièrement réductrice à l'essayiste. Ainsi Macé passe-t-elle une bonne partie du chapitre « Distinction » à éperonner moins la pensée du sociologue – celle-ci jetant un éclairage indéniablement précieux sur des

fonctionnements sociaux qui étaient aussi sous la loupe de Proust et de Balzac – que sa position dominante, voire monopolistique, dans le champ des sciences sociales. N'apercevant des « manières » que leur capacité à établir des discriminations ou à durcir des hiérarchies, confondant habitation des formes et occupation des places, la conception bourdieusienne aurait contribué à nourrir une véritable « haine du style », laquelle fonctionnerait comme un curieux miroir de son fétichisme mesquin, de la gloriole du *lifestyle* dans la société marchande. C'est à l'écart de ce double aveuglement quant à la puissance de dégage-ment (de désaliénation, pourrait-on dire) des formes que Macé tente elle-même de dégager une autre voie. Pour ce faire, elle s'appuie sur l'idée d'« individuation » par laquelle le style, à rebours de la fixation des places, devient une chance de désappropriation : le nom de l'impropre qui nous traverse et nous singularise. Déployant le style en tant que lieu d'une désaisie du sujet, ce dernier apparaît dès lors non comme identité constituée, figée, mais comme ensemble de gestes, de rythmes, de pratiques et d'usages à travers lesquels il reconnaît en lui le mouvement d'une vie qui le dépasse. Ici Macé s'inspire aussi bien de Simondon, de Barthes et de Michaux, que de Boltanski, de Bailly, de Foucault et d'Agamben, faisant flèche, comme dans tout son livre d'ailleurs, de plusieurs pensées, sans les discuter en profondeur cependant, et s'attachant surtout,

semble-t-il, à maintenir l'horizon ouvert, déclos, pour le surgissement de manières toujours autres de faire style. Tout se passe comme si, par la multiplication et l'entrelacement des idées, des déclinaisons, Macé tentait précisément de libérer le style de tout enfermement théorique, au risque que cette pluralité confine à l'indéfinition.

Ouvrant donc toute grande la scène pour que se déploie le « formel de la vie » dans toute sa richesse, la traversée de ces différentes logiques du style débouche moins sur la « critique » promise dans le sous-titre que sur un foisonnement. Certes stimulant, ce chatoiement des références, des formules inspirées aussi, par lequel Macé donne ampleur et drapé à son idée du style, réussit à convaincre, je l'ai dit, de la considérer comme une idée-force de la pensée contemporaine, au confluent de l'esthétique, de l'éthique et du politique. Cette ampleur et cette richesse analytique ont cependant pour contrepartie d'émousser la pointe du stylet de l'essayiste. Sous le volume et les volutes du style, on sent bien l'urgence de défendre quelque chose de vital, mais sans que cette affaire vitale ne prenne ici un contour très arrêté.

En dépit de ce qui semblait s'annoncer, on ne peut dire en effet que s'esquisse ici quelque chose qui ressemblerait à une politique des formes de vie, ce qui aurait impliqué, me semble-t-il, de s'interroger davantage sur la manière dont les pouvoirs se jouent des effets de style, par-delà les caricatures du *lifestyle* standardisé que

raille l'auteure. S'affairant à dégager (contre Bourdieu) un portrait essentiellement positif et libérateur, Macé met peu en lumière les ambiguïtés constitutives d'une vie dans les formes au sein desquelles liberté et intériorisation des dispositifs de contrainte sont parfois difficilement distinguables. Présentant plutôt une sorte de plaidoyer pour une stylistique généralisée, l'ouvrage nous laisse un peu en rade si la question qui nous tenaille est précisément celle du bandeau rouge enserrant l'ouvrage : à quoi tenir ? Quelles sont les formes de vie à défendre aujourd'hui ? Et comment peuvent-elles se rendre, au moins momentanément, irrécupérables ?

« Comment puis-je donc vivre ? » se demandait pour sa part le trapéziste de « Première souffrance », une nouvelle de Kafka citée par Macé. Suspendu au-dessus du vide alors que sa conviction de tenir à une vie valable a soudainement cédé la place au sentiment d'insignifiance, le personnage me paraît mettre au jour la fragilité de ce qui fonde l'idée même d'une vie échappant à l'informe. Autrement dit : comment faire la part de ce qui dégage un véritable espace où se mouvoir et de ce qui fige dans une posture qu'on exhibe fièrement en lieu et place de sa liberté ? Par ses exercices stylistiques, qui ne sont pas sans rappeler les mouvements aériens du trapéziste, Marielle Macé a le mérite de nous lancer dans le vif – sinon dans le vide – de ces questionnements et de nous y laisser nous débattre. **L**

